Les anarchistes veulent instaurer un milieu social assurant à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

N° 87
Février 2017

le libertaire
revue de synthèse anarchiste

Créé par Joseph Dejacques en 1858 aux U.S.A. (En Français), repris par Sébastien Faure en 1895.
Actuellement publié par le groupe Jules Durand et des individuels anarchistes.

2017 : Nous, on ne vote pas !

Aujourd'hui, édifiés sur la passivité de l'électeur, vis-à-vis duquel on peut tout se permettre, nos dirigeants ou apprentis dirigeants dilapident des millions d'euros pour leurs campagnes électorales, face à une population de plus en plus précarisée et dont le nombre de pauvres ne cesse de croître, émerveillée par tant de richesses. Bien sûr, cette gabegie est payée par le contribuable.

L'élu recueillera sans doute le pouvoir des voix d'une partie de ces électeurs pauvres, pour prix du mépris dans lequel il les tient.

Alors qu'on demande au peuple des efforts, des restrictions plutôt, des enquêtes d'opinion et de fumeuses prévisions indiquent aux côtés du CAC 40, du cours du blé et du porc, celles des candidatures habilitées et retenues. Ces statistiques, peu fiables ces derniers temps, complètent une débauche de dépenses maintes fois dénoncées.

Si d'aventure, ce thermomètre de la température de l'électorat n'est pas mensonger comme cette société tout entière, ces prévisions et variations en disent long sur les girouettes qui veulent se choisir un dirigeant, un maître comme l'on disait dans nos milieux, autrefois.

Quel sérieux ces élections qui dépendent des états d'âme des électeurs, des derniers soubresauts de l'actualité, de leur humeur…C'est ce que l'on nomme la volonté populaire ou l'électeur souverain !

Passons sur la personnalité de ceux qui mendient nos suffrages. Ceux qui demain ne tiendront pas leurs promesses données le temps d'une campagne électorale, une énième. Pour ceux d'en bas, rien ne changera, ou si peu.

Alors, nous ne voterons pas en raison de positions philosophiques et sociales que les événements politiques et économiques ne font que confirmer d'année en année.

Nous ne voterons pas parce tout futur représentant est amené à trahir ses engagements, quelle que soit sa bonne foi, d'autant qu'il ne peut connaître tous les désirs de ses mandants et qu'obligatoirement il ira au moins disant.

Nous ne voterons pas parce que nous sommes contre la délégation de pouvoir et qu'il serait vain pour notre élu et lâche pour nous d'attendre de lui un bonheur qui ne relève que de nous.

Nous ne voterons pas parce que concurremment à nous autres libertaires, de multiples électeurs avec lesquels nous sommes en désaccord sur bien des problèmes de fond voudront tirer la couverture à eux et que l'élu ne pourra que se montrer infidèle à une partie de son électorat.

Alors en 2017, on ne vote pas ; je ne vote pas.

Combattre l'extrême droite

Quand on chasse sur les terres du diable…
On se brûle ! La gauche et la droite récoltent ce qu'elles ont semé.

Après avoir repris l'ensemble des thématiques de l'extrême droite sur l'immigration ou l'insécurité voire de la déchéance de nationalité, il n'est pas étonnant que les électeurs préfèrent l'original à la copie. La lepénisation des esprits fait son chemin depuis les années 80, le phénomène n'est donc plus nouveau. La famille Le Pen est bien installée dans le paysage politique et nous allons devoir malheureusement la supporter lors des trente années à venir. L'extrême droite c'est comme la sociale démocratie, ça ne meurt pas d'un coup.

Les libertaires n'acceptent pas le faux choix qui nous sera proposé lors des prochaines joutes électorales. Non, la République n'est pas en danger. Ce qui est en danger, ce sont les idées d'égalité, de fraternité, de solidarité et de justice sociale qui ont été depuis des années foulées aux pieds par les forces politiques de la gauche (y compris plurielle) comme de la droite. Et l'on entend cette gauche pleurnicher contre la montée du Front National ! Quelle honte, quelle amnésie, quelle incapacité à comprendre ce qui se passe.

Leur ignorance des réalités sociales et des préoccupations du monde du travail, des retraités, des chômeurs et des jeunes, voilà où se trouve l'échec des socialistes si on peut les nommer encore ainsi. Ayant abandonné toute référence au socialisme et collant au discours sécuritaire de l'extrême droite et de la droite, ils ont oublié sur le chemin, la mondialisation sauvage, toutes les victimes de la précarisation, de la misère, les gens qui voient leurs vies bouleversées par la recherche forcenée du profit tandis que certains politiciens, ceux qui réclament toujours davantage de sacrifices aux travailleurs, s'en mettent plein les poches. Les travailleurs ont subi tous ces changements et les inégalités sociales se sont amplifiées.

Les gigantesques profits générés par le capitalisme n'ont pas été redistribués sauf aux plus riches qui deviennent ainsi de plus en plus riches. La véritable insécurité, c'est l'insécurité sociale : licenciements massifs même dans des entreprises bénéficiaires, merci la loi El Khomri, et leurs cortèges de misère, de désespérance sociale jusqu'au suicide des plus fragiles.

En 2002, Chirac nous a déjà fait le coup de la République en danger pour contrer Jean-Marie Le Pen alors qu'il annonçait la couleur : renforcement des mesures répressives et sécuritaires, libéralisation accrue…ce qui a abouti à fragiliser les conditions de vie des gens les plus pauvres. Et tout cela avec la caution des électeurs. Les projets de Fillon, Macron et des socialistes de gouvernement ne valent guère mieux. Et on nous demande de récidiver !

Combattre l'extrême droite, c'est construire ce mouvement social, alternatif, qui s'exprime dans de nombreux combats : contre la mondialisation, les directives européennes d'austérité, contre la précarité, contre la criminalisation du mouvement social, contre la loi travail, …et pour la défense des services publics, pour la gratuité des services sociaux, pour l'utilisation sociale du travail, pour d'autres conditions d'habitat, pour l'aide aux migrants, pour le respect de l'environnement … La grève est toujours l'arme des travailleurs mais le poids des consommateurs doit revenir sur le devant de la scène avec nos traditionnels moyens de pression : label, boycottage, action directe…

Au-delà du vote, seul espace que l'on veut bien nous concéder de participation politique, et qui correspond à l'état de l'opinion publique à un moment donné, la réponse à la montée de l'extrême droite passe par une réappropriation sociale dans les lieux où la démocratie est absente : les entreprises, les quartiers… C'est pied à pied dans les luttes sociales, dans tous les lieux et espaces que nous devons nous opposer à la réaction et proposer d'autres choix que celui de la xénophobie, du racisme qui divise les travailleurs. Le vote n'est qu'une délégation de pouvoir et le système dit démocratique permet aux puissants de garder leurs privilèges et de se maintenir aux postes de commande. Le préjugé, touchant la restauration des nationalités, œuvre politique vaine, qui distrait dangereusement les hommes et les femmes de travailler à la révolution sociale d'où sortira l'unification du genre humain, revient de manière récurrente à la mode. Il est véhiculé par toutes les forces réactionnaires, l'extrême droite en tête. Aux libertaires de le combattre en gardant notre méthode.

Construisons dès aujourd'hui un mouvement pour l'autogestion généralisée. Remettons la question sociale et l'égalité économique au centre des luttes, seule la mobilisation et la solidarité nous permettront de vaincre l'extrême droite.

Reprenons à notre compte cette devise que les ouvriers parisiens, délégués au Congrès de Londres, firent adopter en 1865 : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Groupe libertaire Jules Durand

Marcel Gauchet ou la connaissance empirique de l'anarchisme

Dans « Le Monde des Livres » du 27 janvier 2017, Marcel Gauchet attaque l'anarchisme pour mieux défendre sa conception de la séduction du modèle démocratique européen. Passons sur cet avènement de la démocratie selon cet historien. Nous ne reviendrons pas sur la polémique qui a enflé aux rendez-vous de l'Histoire, à Blois, pour nous cantonner à ce qu'il assène sans démonstration probante : « Que représente la personne de Donald Trump, sinon l'exacerbation d'une logique individualiste propre aux sociétés démocratiques ? Trump, c'est l'outrecuidance individuelle hyperbolique. Au bout de l'individualisme radical, il y a l'autoritarisme radical. C'est une chose qui a des prémices dans l'histoire de l'anarchisme, que j'ai bien connu dans ma jeunesse.

Je n'ai jamais autant vu de personnalités autoritaires que dans le monde libertaire ! Voyez les réseaux sociaux aujourd'hui, le refus des divergences, du compromis, de toute règle majoritaire. La conviction que seul mon avis compte peut aller jusqu'à une espèce de nietzschéisme. »

La charge est rude et a le mérite d'être claire même si elle est injuste ; nous allons nous employer à expliquer pourquoi. Tout d'abord, l'individualiste anarchiste est altruiste et agit socialement. Il ne reste pas dans son monde à se morfondre et à regarder les trains qui passent. Nous sommes donc en présence d'un individualisme dans le social, ce qui n'a rien à voir avec l'individualisme égoïste qui caractérise notre société dite libérale. La plupart des individualistes anarchistes opposent leur individualisme de volonté d'harmonie à la doctrine nietzschéenne de volonté de puissance.

Les individualistes libertaires participent à de nombreux combats sociaux quand la liberté, la dignité, les droits de l'homme… sont menacés. Et ils savent très bien s'associer à d'autres. Un de ceux qui ont le mieux résumé le pourquoi de l'anarchisme individualiste fut Han Ryner qui stipulait : « il ne saurait y avoir individualisme là où il n'y a pas de respect de tous les individus. »

Pour que l'homme soit complet, il doit être maître de lui-même. C'est la condition première du bonheur. Les anarchistes individualistes sont bien souvent des anticonformistes qui s'opposent aux conventions, aux préjugés, aux routines, aux stéréotypes, bref à l'orthodoxie bourgeoise ou capitaliste d'Etat. L'harmonie revendiquée par les libertaires ne s'obtient pas par la brutalité ou l'autorité. L'anarchiste individualiste considère donc les hiérarchies comme des lubies ou des folies empêchant l'homme ou la femme de se réaliser.

Concernant l'obéissance et la soumission, les anarchistes déploient beaucoup d'énergie à indiquer à leurs égaux que le tyran ne peut exister que si les humains restent serviles. Ce que La Boétie formulait ainsi : « le tyran est un colosse aux pieds d'argile ». Le problème de la servilité c'est que malheureusement l'ambition du subalterne est rarement de devenir libre dans une société libre mais de vouloir ce que possèdent les maîtres, ceux qui ont le pouvoir.

De même, l'anarchiste est un libre penseur qui n'a ni dieu ni maître. L'anarchisme est incompatible avec la religion, n'en déplaise aux Tolstoïens. Par contre l'anarchiste est pacifiste, réfractaire, antimilitariste et internationaliste. Il faut alors apprendre à dégager l'universel qui est en nous.

L'anarchiste individualiste recherche l'émancipation de lui-même mais aussi de tout individu car la liberté des autres accroît la sienne, à l'infini, aurait dit Bakounine.

Monsieur Gauchet caricature la pensée anarchiste pour les besoins de sa cause. Pour autant, il n'a pas tout à fait tort quand il indique qu'il existe de nombreux anarchistes autoritaires dans leur comportement. On pourrait dire avec lui que certains anarchistes ne supportent pas l'autorité sauf la leur qu'ils font subir aux autres. Cela n'invalide en rien la pensée anarchiste étant donné le petit nombre de libertaires fréquentant le microcosme militant.

Se libérer de la servilité et de la domination ambiante est la condition première de l'affranchissement et de l'émancipation de l'individu, y compris chez celui qui se revendique de l'idéal anarchiste. Une transformation subite de l'humanité par une recette démocratique magique semble des plus hypothétiques. Notre société étant gangrénée par le chacun pour soi, la compétitivité, la recherche du

profit financier, l'arrivisme, la vanité…il est bien difficile pour l'individu, fut-il anarchiste, de parvenir à l'harmonie du cœur et de la raison.

Là où Monsieur Gauchet se trompe encore, c'est quand il met finalement sur le même plan l'individualisme radical et l'autoritarisme radical qui seraient consubstantiels, les extrêmes se rejoignant. Justement, contrairement à ce qu'il affirme, un individualisme radical tel que nous l'avons susmentionné, est l'antidote à l'autoritarisme radical. L'autoritarisme radical, c'est le goulag de la pensée, voire dans son sens premier, celui de l'enfermement. Les libertaires acceptent cependant de débattre des divergences qui les opposent aux autres tenants de doctrines politiques. Il suffit historiquement de se référer aux journaux comme « Les Temps Nouveaux » de Jean Grave ou « Le libertaire » de Sébastien Faure. Les débats font partie de la vie mais ce n'est pas en acceptant la règle majoritaire que la liberté et l'émancipation humaine sortiront grandies. Fallait-il respecter la règle majoritaire sous les jougs nazi et soviétique ? Bien sûr que non. Fallait-il ne pas entrer en résistance en 1940 sous prétexte qu'une majorité de Français soutenait le Maréchal Pétain ? Nous répondons à nouveau, non. Faudra- t-il respecter les positions de l'extrême droite si Marine Le Pen accède au pouvoir ? Que nenni ! La règle majoritaire dans le système démocratique actuel représente à peine un quart du peuple, celui des votants du premier tour à chaque joute électorale. La mathématique démocratique ne saurait imposer à la majorité son pouvoir de nuisance. Nous pourrions donner de multiples exemples de cette règle majoritaire qui finalement ne l'est pas, sans compter l'aspect soumission et délégation de pouvoir.

Quant à Monsieur Trump, que vient –il faire dans cette galère ? Il s'est appuyé sur de nombreux électeurs, la religion, le lobby anti-IVG et la finance. Il suffit de constater les bonds de carpe des traders à Wall street. Monsieur Trump vient récemment de déclarer que la torture était efficace et avait du bon. Ne parlons pas de son racisme, machisme, de sa volonté de stigmatiser les musulmans en tant que personnes…Ses déclarations intempestives sont là pour nous éclairer objectivement. Alors Monsieur Gauchet, évitez les amalgames douteux et faites un peu preuve d'éthique et de retenues dans vos propos. Trump n'est surtout pas un individualiste humaniste, c'est un pur produit du système capitaliste.

Jacques Briollet (G.L.J.D.)

L'individualiste et l'Anarchie

Parmi les nombreuses équivoques qui subsistent sur l'anarchisme, la conception des droits et des devoirs de l'individu, son rôle dans la société, son attitude envers la collectivité est une de celles qui doivent être dissipées autant qu'il est possible de le faire.

C'est, en effet, une opinion trop généralisée que l'anarchisme est une philosophie essentiellement individualiste. Il se peut que certaines attitudes outrancières aient contribué à répandre cette interprétation. Mais la mauvaise foi des socialistes autoritaires qui avaient intérêt à discréditer notre socialisme libertaire y contribua bien davantage. Si, publiquement, nos idées ont été déformées par quelques anormaux ou par des amoraux, la calomnie systématique du marxisme a fait une oeuvre destructrice beaucoup plus considérable. Elle continue à le faire.

C'est que, dès les premiers moments, ce ne sont pas seulement les concepts d'autorité et de liberté, de parlementarisme et d'action révolutionnaire ou de simples questions tactiques qui ont opposé les socialistes anarchistes aux socialistes autoritaires, implicite ou explicite, le désaccord était plus profond. L'anarchisme était le développement, l'élargissement de l'humanisme. Spirituellement et pratiquement il continuait l'oeuvre de la Renaissance, il remontait au meilleur de la Grèce antique ; avant la société il voyait l'homme ; avant les formes sociales, l'humanité. C'est pourquoi la libre recherche expérimentale et scientifique, — il n' y a pas de science sans investigation continuelle, sans possibilité de rejet des données insuffisantes ou erronées — remplaçait pour lui le dogme de l'autorité.

L'esprit du socialisme autoritaire était au contraire, et même dès le début, tout différent. Avant l'homme, il voyait la société non comme un ensemble d'êtres vivants et sensibles, mais comme un mécanisme, une organisation. Quand il parlait d'humanité, il

donnait à ce mot un sens abstrait car il n'y voyait pas les composants individuels. Et, quand il parlait de prolétariat, il n'y voyait surtout que des bataillons de choc. Ce n'est pas sans raison que les expressions » armées de paysans « , » armées de travailleurs « , se trouvent dans les pauvres programmes d'avenir que les grands théoriciens du matérialisme historique — conception déshumanisée de l'histoire — rédigèrent jusqu'à la fin du XIXème siècle.

Dans la mesure où l'on peut établir de grands parallèles dont la synthèse n'exclut pas les dissemblances de détail, on peut affirmer que l'esprit romain du mécanisme administratif et juridique, ignorant l'homme au profit de la société, se retrouve dans le socialisme autoritaire.

Ceux, parmi les libéraux et les républicains classiques, qui, parce que nous défendions les droits de l'individu, nous reprochaient notre « individualisme », étaient, s'ils avaient connu nos idées, bien mal venus pour le faire. Ils oubliaient la fameuse déclaration des droits de l'homme et du citoyen, dont l'essentiel se trouvait déjà dans la Constitution américaine et dont pratiquement les principes étaient appliqués en Angleterre.

Pourquoi donc, malgré les insuffisances que nous connaissons, les constitutionnalistes français ont-ils cru nécessaire de préciser ces droits de l'homme, sinon pour éviter que l'organisation, la structure politique, juridique, économique de la société, les institutions religieuses ou autres, ne piétinent les droits de l'homme, de tous les hommes.

Pourtant, ces constitutionnalistes, qui s'inspiraient de Locke et de l'Esprit des Lois, n'ignoraient pas et ne cherchaient pas à nier la société. Mais ils désiraient que la loi serve l'homme, et non que l'homme serve la loi.

Malheureusement, des dogmes, des entités, des institutions, des forces naquirent ou grandirent, qui devinrent dominantes et firent oublier les droits de l'homme, même dans la mesure limitée où ils avaient été conçus. Ce fut d'abord la Patrie, née d'un sentiment et d'une volonté d'union révolutionnaire bien vite transformés en prétexte d'exploitation, d'oppression, de guerre et de rapine ; l'État, soi-disant incarnation de la société, qui se superposait à tous les individus isolément puis collectivement pris ; la nation, adultération aggravée de la patrie primitive ; le respect de la propriété qui dans la déclaration des droits de l'homme avait pour but d'empêcher les seigneurs ou leurs continuateurs, et l'État lui-même, de piller, d'exproprier sans vergogne ni réparation, ou de se livrer chez les paysans à toutes les déprédations si chères aux privilégiés de l'ancien régime ; la paix sociale, prétextée pour maintenir les classes et l'exploitation de la majorité par la minorité enrichie ; la soumission à l'Église dans la plupart des pays du monde ; ajoutons la famille, que sa structure autoritaire, transformait le plus souvent en foyer d'injustice pour la femme et l'enfant, et l'on comprendra que les droits de l'homme et du citoyen n' étaient plus qu'une glorieuse formule historique. Ce n'était plus l'homme, ni même le citoyen, qui comptait, c'était cet ensemble d'institutions, de croyances et de tabous auxquels on sacrifiait l'immense majorité.

Cependant, en soi, la formule était bonne, et le sera toujours.

Toute forme de société, théoriquement heureuse, qui rend ses composants, ou la majorité de ses composants, pratiquement malheureux, doit être rejetée. Et pour que cette contradiction ne se produise plus, il faut, avant d'esquisser une forme quelconque de société, et pendant qu'on élabore cette forme, tenir toujours compte du bonheur des individus en même temps que du progrès de l'espèce.

Théoriquement, les penseurs du libéralisme continuaient de défendre cette thèse, mais ils étaient, à part le respect de la propriété individuelle qui n'avait plus pour but que défendre le droit des minorités possédantes contre l'Etat et plus encore contre la révolution sociale, en contradiction flagrante et permanente entre le principe affirmé et toutes les conséquences des dogmes et des inégalités auxquels ils adhéraient.

En revenant aux droits de l'homme individuellement pris et de tous les hommes aussi pris individuellement pour que la mystification ne soit plus possible, les socialistes anarchistes ne faisaient rien de nouveau, comme ils ne faisaient rien de nouveau, en réclamant l'égalité, la liberté, la fraternité.

Ce qui était inédit, c'étaient les moyens par lesquels ils prétendaient arriver au triomphe véritable de ces principes. C'était aussi leurs justifications.

Pour juger de la société, ce n'est pas que sur des descriptions généralisées, des statistiques globales, des études limitées aux couches sociales les plus voyantes, ou à certains aspects de la vie qu'ils acceptaient de s'arrêter.

Pour eux, il ne suffisait pas de dire qu'au cours du XIXème siècle, la production industrielle et agricole ainsi que la richesse des nations s'étaient développées prodigieusement. Il fallait aussi savoir si le sort du paysan, de l'ouvrier, et de leur famille, s'était amélioré dans les mêmes proportions.

Il ne suffisait pas que les libertés nouvelles soient proclamées si, par l'étatisation graduelle, de nouvelles restrictions à la liberté apparaissaient.

Les droits de l'homme, de tous les hommes, de toutes les femmes, de tous les enfants, ne pouvaient triompher que dans une société où, d'abord, ils seraient égaux pour tous, en théorie et en fait.

C'est pourquoi Proudhon demandait, pour chacun, le droit à la possession des moyens de subsistance, mitigé plus tard par l'exploitation collective de ce qui exigeait le travail collectif. Il demandait surtout l'établissement d'un régime où l'exploitation de l'homme par l'homme serait bannie, où les crises économiques, nées d'un faux excès de production, avec leur cortège de chômage et de misère, et qui niaient le droit le plus fondamental de l'homme, le droit à la vie, auraient disparu.

Droit au travail, droit au bonheur, droit à la vie que le développement de la société peut assurer à chacun, droit à l'instruction, à la culture sous toutes ses formes et à tous les degrés, droit à la liberté compatible avec les normes imposées par les rapports individuels et sociaux. Est-ce de l'individualisme ? Non. C'est le respect de l'individualité, de toutes les individualités qui composent l'humanité.

Loin d'être la revendication des droits de l'individu contre la société — et, en conséquence, d'aboutir au chaos, à « l'anarchie », dans le sens traditionnel d'un mot dont nos adversaires exploitent habilement le double sens — le socialisme anarchiste est une harmonieuse synthèse des droits et des devoirs de l'individu et de la société. Il n'est pas une conception inorganique de cette dernière, ou sa négation plaçant, historiquement et nécessairement, l'individu au-dessus d'elle. Ceux qui ont fait et font de semblables affirmations ont menti, ou mentent, ont ignoré ou ignorent, ce qu'est l'anarchisme socialiste.

Le cas de Bakounine en est une des preuves les plus éclatantes. Ceux qui en ont fait, à l'aide de quelques phrases célèbres, séparées du contexte, un monstre apocalyptique de négation, taisent que la partie négative ne comporte qu'un dixième de ses écrits, et la partie constructive, philosophique, théorique, doctrinaire, tactique, neuf dixièmes.

Bakounine proclamait que tout travail, même individuel, était le résultat des apports de toute la société et de toutes les générations. Il demandait les Etats-Unis socialistes et fédéralistes d'Europe, puis la fédération mondiale des peuples libérés. Il faisait des unions et des fédérations d'unions de métiers ainsi que des fédérations de communes, les bases de la société nouvelle. Il créait la théorie constructive du mouvement syndical, que Sorel, Labriola, Griffuelhes, Lagardelle, Panunzzio et autres théoriciens syndicalistes internationaux devaient lui reprendre en l'étriquant et en la présentant comme originale. Il écrivait des programmes d'action, d'organisation et de reconstruction sociale dont son Catéchisme Révolutionnaire que Kaminsky présente, avec raison, comme le document fondateur de l'anarchisme révolutionnaire.

Chez lui, et chez ses amis de la Première Internationale, le social primait l'individuel, car ils avaient conscience qu'en résolvant le problème social, tous les individus seraient bénéficiaires de la transformation qui serait opérée.

Il en est de même chez Kropotkine. Comme Bakounine, qui s'est appelé socialiste révolutionnaire beaucoup plus qu'anarchiste, Kropotkine était, avant tout, un constructeur. Dans ses premiers écrits, il s'appelait lui aussi, fréquemment, socialiste révolutionnaire.

Quand il adhéra au noyau bakouniniste de la Première Internationale, celui-ci était en sa majorité collectiviste, mais de grandes discussions agitaient nos camarades parmi lesquels les partisans du communisme anarchiste critiquaient l'insuffisance éthique et les contradictions pratiques du principe collectiviste. Auparavant, les anarchistes avec Proudhon, avaient été mutuellistes. Mutuellisme, collectivisme, communisme… où était donc l'individualisme. Nulle part, ou à peu près. Stirner n'était

connu que par le titre de son livre, et, en Europe continentale, on ignorait même le nom de Turner et de John Mackay.

Kropotkine pose aussi le social avant l'individuel, il n' ignore pas l'individu, dans son effort pour donner à l'anarchisme des bases scientifiques, qui continuait celui de Bakounine et de Proudhon, il va même jusqu' à comparer l'étude de la société humaine par les sociologues à celle de la matière par les physiciens qui, loin de s' arrêter à la masse dans son ensemble, descendent à ses éléments constitutifs, à la molécule, à l'atome, puis aux éléments constitutifs de l'atome.

Mais son interprétation de l'histoire, de la civilisation et du progrès humain, est, avant tout, une vision collective du développement des collectivités par l'effort général et au sein desquelles, quand il parle des sociétés humaines, plus complexes que les sociétés animales, il n'oublie ni les minorités audacieuses, ni les individualités anticipatrices.

Précisément, I' oeuvre de Kropotkine la plus profonde et, à mon avis, la plus profonde de la pensée anarchiste, l'Entraide, avait initialement pour but de réfuter la thèse de Darwin et surtout de ses continuateurs, faisant de la lutte pour la vie entre les individus l'élément fondamental du progrès. Kropotkine s'acharne à prouver, et il y parvient, que c'est de l'entraide, de la pratique solidaire, de la sociabilité généreuse et active que le progrès social est né et s'est développé. Quand, dans l'Éthique et dans quelques écrits épars sur ce sujet, il expose la naissance du sentiment moral et de la conception morale, c'est encore dans la pratique vitale, biologique de l'entraide, qu'il y voit la source la plus constante. Mais quand il pose, dans sa brochure, La Morale Anarchiste, le problème de l'éthique individuelle pour l'homme actuel, ce n'est plus au mécanisme biologique de l'histoire qu'il en appelle, mais à la dignité individuelle, dans le comportement de l'individu envers lui-même et envers ses semblables, dans le combat mené par l'individu pour la liberté, la justice et l'humanité.

La plupart des penseurs et des divulgateurs de l'anarchisme qui furent plus ou moins les disciples de Proudhon, de Bakounine et de Kropotkine, un Malatesta, un Ricardo Mella, ont ainsi, sans oublier l'éthique individuelle, insisté de préférence sur le caractère social du problème humain. Et c'est précisément pour réagir contre cette insistance qu'est apparue l'école individualiste à travers laquelle les socialistes marxistes se sont efforcés, malhonnêtement, de présenter TOUT l'anarchisme.

L'apparition de cette école fut, il faut bien le dire, facilitée par la lenteur décevante de l'évolution des masses, leur esprit grégaire, leur manque de courage. On s'explique le désespoir et l'exaspération de ceux qui, venant à la révolution sociale pour en finir avec les inégalités et les injustices monstrueuses de la société capitaliste et autoritaire, sont frappés par la passivité des victimes, et se replient sur eux-mêmes. Le geste de désespoir est compréhensible. Ce qui ne l'est pas, devant le sens commun, c' est l'échafaudage d'une théorie sociale individualiste ; ce sont les élucubrations sur le Moi souverain se situant au-dessus de la société, ne voyant que lui, et se considérant le nombril de l'univers.

Ceux qui ne connaissent pas l'histoire de l'anarchisme ignorent les polémiques qui, pendant une trentaine d'années et jusqu' à 1914, opposèrent les anarchistes communistes et les anarchistes individualistes. Ils ignorent que ces derniers étaient, de beaucoup, les moins nombreux.

Cette prédominance du collectif n'empêchait pas les anarchistes communistes de voir que c'était de tous les problèmes individuels que se composait le problème social, et qu'il n'y aurait pas de véritable solution tant qu'on ne tiendrait pas compte de toutes les individualités composant la collectivité.

Et d'abord, cette préoccupation de l'individualité s'affirmait dans le souci des anarchistes de s'élever, de se cultiver, de s'instruire, par besoin personnel d'élévation, d'abord. Ensuite par cette compréhension, lucide ou instinctive, qu'un mouvement ne vaut que par la qualité des individus qui le composent. Enfin, par le désir apostolique des plus fervents, qui pour mieux servir leur idéal et l'humanité, s'efforçaient, par leur volonté toujours tendue, de développer leur capacité et d'acquérir le plus de connaissances possible.

Dans les différents courants sociaux, le courant anarchiste est celui qui contient le plus d'autodidactes parvenus, par leur volonté tenace, à un degré de véritable culture. On peut trouver des autodidactes dans les courants autoritaires ou étatistes, dans le mouvement syndical, mais outre que leur pourcentage est inférieur, ils ne sont généralement

pas désintéressés. Il y a entre eux et les anarchistes la différence que l'on trouve entre l'étudiant qui travaille beaucoup plus pour être plus tard un bon professionnel et exploiter son diplôme et ses semblables, et celui qui étudie pour ce que le savoir a en soi de beau et de noble. La plupart des autodidactes du parti socialiste ou communiste aspirent à être conseillers municipaux, députés, fonctionnaires. Ceux du syndicalisme pensent trop souvent à devenir des permanents professionnels. L'autodidacte anarchiste veut savoir pour le besoin, le plaisir et pour servir sa cause.

Ce besoin et ce plaisir, sans lesquels on ne peut être un homme capable de comprendre les problèmes humains, firent que les marxistes révolutionnaires et les syndicalistes reprochèrent aux anarchistes leur curiosité universelle qui, pour eux, n'était que de la métaphysique et un amour de l'abstraction. En dehors du matérialisme historique et de la lutte des classes — schématisations très commodes, pour les intelligences bornées, de tout le problème humain — ils ne voyaient rien. Le résultat en a été que l'absence de nombreuses formations individuelles à empêcher, aux masses de ces deux tendances, d'acquérir, ne fût-ce que sous l'influence de vastes minorités cultivées et désintéressées, une conscience et une éthique révolutionnaires sans lesquelles il n' est pas de transformation sociale émancipatrice.

Pierre Monatte, Georges Dumoulin et Merrheim se sont lamentés, dans une correspondance édifiante ou dans des articles écrits pendant et après la première guerre mondiale, du manque de culture et même de la grossièreté, de la vulgarité des militants syndicalistes. Mais cela n'était-il pas imputable au syndicalisme lui-même qui n'avait pas suffisamment travaillé à la formation de ses militants abandonnant outre mesure la question individuelle pour la question classe.

Tout mouvement populaire dont la minorité militante sans cesse élargie ne se compose pas d'individus étant chacun grâce à la culture acquise, une valeur en soi, doit fatalement dégénérer et sombrer dans la dictature des bureaucrates et des chefs. On comprend que ceux qui aspirent à être ces chefs et ces bureaucrates combattent et ridiculisent ceux qui, comprenant l'enchaînement des faits sociaux et leur interpénétration, s'occupent de psychologie autant que d'économie ; d'histoire, de pédagogie autant que de littérature, de technique ou de zoologie autant que de science pure ou d'éthique. Les démocrates bourgeois sincères — et il y en a eu — qui, dans les deux siècles derniers, demandaient la généralisation de l'instruction obligatoire que le peuple ne réclamait pas, savaient que cela était un élément indispensable pour l'exercice, par le peuple lui-même, des fonctions sociales nécessaires, et que, plus il serait apte à les exercer, plus il serait libre, car il aurait d'autant moins besoin de se soumettre à une direction autoritaire.

Si la démocratie est, selon ses premiers définisseurs, le gouvernement du peuple par lui-même, la forme la plus pure de la démocratie est l'an-archie, car où il y archies, c'est-à-dire hiérarchies, il y a gouvernement par ces hiérarchies, et non par la majorité. Mais la vie sociale s'est extraordinairement compliquée depuis que Danton proclamait : «Après le pain, l'instruction est le premier besoin du peuple ». Peut-être, ayant le bagage qu'il possède aujourd'hui, le peuple aurait-il pu vers 1789, prendre en main sinon toute, presque toute sa destinée. Avec le développement de l'économie à l'échelle universelle et la complication de la vie sociale, son inaptitude est, maintenant, comparativement aussi grande qu'à l'époque de la Révolution française. On sent et l'on voit cette inaptitude dans tous les pays. L'attitude lamentable du prolétariat anglais devant l'échec travailliste en est un des exemples les plus frappants.

Or, il serait vain d'attendre des privilégiés du capitalisme et de l'État qu'ils donnent aux travailleurs les connaissances leur permettant de se passer d'eux. Ces connaissances doivent être acquises par les travailleurs eux-mêmes. L'émancipation de l'humanité est donc, avant tout, une question de qualité humaine et de qualité individuelle de ceux qui composent les élites. Bien entendu, en tenant compte que la volonté de lutte est, au même titre que la culture intellectuelle, un élément indispensable du combat.

Si les masses sont toujours enclines à confier aux bateleurs de toutes sortes, politiciens, dictateurs de gauche ou de droite, le soin de résoudre pour elles, d'organiser pour elles, de gouverner pour elles — dans ce cas il n 'y a plus de démocratie — si elles ont accepté passivement la déviation et la déchéance du syndicalisme c'est que les éléments qui les composent ne sont pas, même dans la minorité soi-disant agissante, des consciences et des volontés promptes à réagir contre toute déviation — il n 'y a plus que des troupeaux et des bergers. Ajoutez-y les chiens.

Le rôle de l'individualité ne consiste donc pas, pour l'anarchisme communiste, à se retrancher de la société et à n'écouter que ses désirs. Il consiste, au contraire, à acquérir une conscience très nette de ses droits personnels et de ses devoirs sociaux, à s'élever à la hauteur réclamée par la société moderne, pour y jouer le rôle déterminant qui incombe à tout membre d'une collectivité qui veut se gouverner elle-même. Ce n'est pas le refus de la responsabilité personnelle, mais au contraire une prise de conscience et une pratique constante, envers les autres et envers soi-même, de cette responsabilité.

On trouve sous la plume de certains anarchistes, comme Élisée Reclus, ou d'autres moins célèbres, l'affirmation qu'il faut accomplir la révolution dans les cerveaux avant de l'accomplir dans les faits. Généralisée à cent pour cent, cette affirmation condamnerait notre espèce à un esclavage éternel. Il sera absolument impossible de libérer et d'éduquer mentalement tous ceux qui pourraient bénéficier d'une révolution sociale avant d'entreprendre cette révolution. Du moins, cette affirmation témoigne-t-elle d'une grande honnêteté, car ceux qui la font prouvent par-là qu'ils n'aspirent pas à exploiter l'effort de libération du peuple quand il se produit.

Mais l'affirmation opposée, qui prône exclusivement la révolution comme premier pas pour mener le peuple à la connaissance et à la capacité d'autogouvernement, est peut-être plus fausse encore. Elle est en outre généralement une tromperie, la révolution russe en est un exemple et la révolution française en fut un autre. L'une a mené à Lénine, monarque absolu, et à Staline, chef d'empire mongoloïde. L'autre, à Napoléon. Et si nous analysons l'histoire de la Commune, nous constatons une même incapacité populaire à prendre en charge la réorganisation de la société.

Seule, la révolution espagnole ne déçoit pas trop. Non qu'elle ait été en tous points parfaite, mais parce que le bilan est beaucoup plus positif que négatif, parce que les réalisations constructives étonnantes par leur rapidité et leur réussite, ont été infiniment plus nombreuses que les échecs.

Mais — j'ai déjà eu l'occasion de le signaler — nous trouvons toujours à la base de ces réalisations, des individualités énergiques et clairvoyantes ayant des buts précis et sachant les atteindre. Ces individualités étaient des travailleurs manuels en leur immense majorité ; elles étaient aussi anarchistes communistes, et, comme telles, avaient la supériorité que confère une certaine culture et la volonté d'action, supériorité qui leur permit d'influencer et d'orienter les ouvriers et les paysans dont elles faisaient partie.

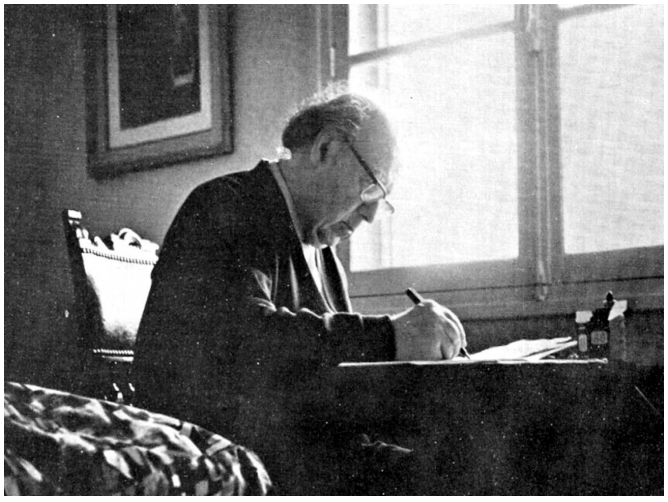
Quand je parle d'élite, je ne me réfère donc pas à de petits noyaux d'individus situés en dehors ou au-dessus des masses. Je me réfère à ceux qui, tout en restant au sein des masses, s'efforcent en s'élevant d'abord eux-mêmes, de les élever ; en s'instruisant d'abord eux-mêmes, de les instruire ; en se guidant d'abord eux-mêmes, de les guider ; et de leur apprendre à se guider seules.

Avoir une individualité, être une individualité n'implique donc pas être individualiste. A une individualité celui qui pense par lui-même, qui s'instruit pour penser juste, qui sait vouloir, qui sait pouvoir ou s'efforce de pouvoir.

On peut donc être une individualité extraordinaire sans être individualiste, en ne pensant pas toujours à soi, en se dévouant sans cesse à la cause des hommes. Vincent de Paul, Louise Michel, Blanqui, Malatesta, et tant d'autres, firent de plus grandes individualités que Stirner ou Nietzsche.

Quand l'anarchisme parle de l'Individu, ce n'est donc pas dans le sens que lui attribuent les écoles autoritaires dont nous ne pensons pas convaincre les profiteurs. C'est dans le sens et dans la mesure profondément justes afin que les quelques deux milliards et demi d'êtres qui peuplent ce globe ne continuent pas, ainsi que leurs descendants, d'être les victimes de ceux qui les sacrifient depuis si longtemps en prétendant les servir.

(Gaston Leval)



Pacifistes toujours

Quand on pense aux vicissitudes de l'Histoire, à ce qui s'est passé hier ou dans les siècles achevés, à ce qui se passe aujourd'hui, on est plutôt enclin au scepticisme et au pessimisme, quant à l'évolution de notre société et de notre décourageante humanité. Nous en serions presque de l'avis de Chamfort qui ne voulait pas connaître l'avenir car « il ressemble trop au passé ». Au siècle dernier qui débuta par la Première Guerre mondiale de 1914-18 et se termina par les massacres que l'on sait en Afrique, notamment au Rwanda, en passant par les divers génocides qui émaillèrent le XXème siècle : Arméniens, Juifs, Cambodgiens…nous constatons amèrement que les atrocités jalonnent l'histoire humaine. Nagasaki, Hiroshima, les camps de concentration sous toutes les latitudes du globe nous engagent à regarder le futur avec appréhension. Les plaies d'hier et les craintes de demain ne laissent plus grande place à l'espérance. La guerre de 1914-18 était celle du droit et de la civilisation, et la der des der. Elle fut suivie en France par la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine, la Guerre d'Algérie… et nos forces armées sont encore engagées dans différents coins du monde : Mali, Syrie, Irak, Lybie…Si tu veux la paix prépare la guerre. Le problème, c'est qu'on prépare toujours la guerre et qu'on a toujours la guerre en retour. De la Première guerre mondiale aux guerres impérialistes de la France en Afrique ou ailleurs, ce sont des massacres de grande ampleur qui se déroulent au motif d'intérêts inavoués.

Notre civilisation n'est en réalité qu'un raffinement dans l'art de la barbarie. Les civils d'Alep ne nous contrediront certainement pas, du moins ceux qui sont encore en vie.

Il y a aussi la faim dans le monde. Des millions de morts durant le XXème siècle écoulé. Un manque d'éducation, d'école pour des millions d'enfants aujourd'hui alors que les vente d'armes américaines, russes et françaises ne se sont jamais aussi bien portées. Et les généraux français en redemandent ! Toujours plus pour le budget de l'armée. Il faut rénover les engins de mort ! La vente d'engins de destruction paraît relever d'une nécessité élémentaire et fondamentale. Belle santé économique que celle basée sur l'armement. Egorge-moi un mouton, dans la version gore du Petit Prince de Saint-EX. !

Les politiciens, les patrons, certains journalistes sont intarissables sur les ventes d'armes. La France fait du chiffre à l'exportation. Des milliers d'emplois sont sauvegardés ! Combien de divisions ? Combien de morts ? Pertes et profits ! Bilan comptable positif. Le commerce d'armes s'accorde merveilleusement bien avec notre monde qui s'autodétruit climatiquement parlant. Alors c'est vrai, je n'ai pas hâte à demain.

Micka (GLJD)

Les mauvais bergers

Dans les Mauvais bergers, « drame ouvrier », Mirbeau décrit la gestation d'une grève et sa répression, en s'inspirant des événements du Creusot de 1870. Le titre désigne clairement tous ceux qui trompent ou accablent les travailleurs: patrons, députés, délégués ouvriers trouillards. C'est le personnage de Jean Roule, leader anarchiste, qui désigne clairement, dans la pièce, les ennemis de la classe ouvrière. Dans l'Acte IV, scène II, Roule dénonce les politiciens :

« Jean
Vous me reprochez — et c'est là le plus gros grief qui me soit imputé — vous me reprochez d'avoir refusé le concours des députés radicaux et socialistes qui voulaient s'immiscer dans nos affaires… et prendre la direction de la grève ?…
Voix diverses
Ah ! Ah !… Oui… oui… Silence… Écoutez !…
Jean
J'ai fait cela… c'est vrai !… et je m'en honore ! (Mouvements divers.) Vos députés !… ah ! je les ai vus à l'œuvre !… Et vous-mêmes, vous avez donc oublié déjà le rôle infâme… la comédie piteusement sinistre qu'ils jouèrent dans la dernière grève… et comment… après avoir poussé les ouvriers à une résistance désespérée, ils les livrèrent… diminués… dépouillés… pieds et poings liés… au patron… le jour même où un dernier effort… un dernier élan… l'eussent obligé à capituler… peut-être !… Eh ! bien, non !… Je n'ai pas voulu que, sous prétexte de vous défendre, des intrigants viennent nous imposer des combinaisons où vous n'êtes — entendez-vous — qu'un moyen pour maintenir et accroître leur puissance électorale… et qu'une proie pour satisfaire leurs appétits politiques !… Vous n'avez rien de commun avec ces gens-là ! Leurs intérêts ne se confondent pas plus dans les vôtres… que ceux de l'usurier et de son débiteur… de l'assassin et de sa victime !… Mouvements en sens divers : un frémissement qui sent la bataille court dans la foule et l'agite. Jean Roule, d'une voix plus forte.
Voyons !… qu'ont-ils fait pour vous ?… qu'ont-ils tenté pour vous ?… Où est-elle la loi libératrice qu'ils aient votée… qu'ils aient proposée, même ?…
Une voix
C'est vrai !… c'est vrai !…
Jean
Et à défaut de cette loi… impossible… je l'accorde… un cri… un seul cri de pitié qu'ils aient poussé ?… ce cri qui sort des entrailles mêmes de l'amour… et qui maintient aux âmes des déshérités… l'indispensable espérance… cherchez-le… redites-le-moi… et, nommez-m'en un seul, parmi les politiques, un seul, qui soit mort pour vous… qui ait affronté la mort pour vous !…

Zéphirin Bourru, parmi les murmures.
Bravo !… C'est vrai !… À bas la politique !… À bas les députés !
Jean
Comprenez donc qu'ils n'existent que par votre crédulité !… Votre abrutissement séculaire, ils l'exploitent comme une ferme… votre servitude, ils la traitent comme une rente… Vous, vivants, ils s'engraissent de votre pauvreté et de votre ignorance… et, morts, ils se font un piédestal de vos cadavres !… Est-ce donc ce que vous vouliez ?
Une voix
Non !… non !… Il a raison !…
Jean
Et le jour où les fusils des soldats abattent sur le sol rouge, vous… vos enfants et vos femmes, où sont-ils ?… À la Chambre ?… Que font-ils ?… Ils parlent ?… (Applaudissements et protestations.) Pauvre troupeau aveugle, vous laisserez-vous donc toujours conduire par ces mauvais bergers ?… »

OCTAVE MIRBEAU COMME EN FRANCE

A Maurice Maeterlinck.

L'autre soir, nous parlions des petites manifestations auxquelles, en Belgique, les étudiants se livrent, à cause du projet de loi scolaire. Au dire de celui qui nous en contait les divers épisodes, c'était fort imposant, et le gouvernement allait être forcé de réfléchir et, qui sait? de reculer, peut-être!

A Gand, surtout, la manifestation prenait un caractère admirable. Des bandes d'étudiants parcouraient les rues, escortant un drapeau sur lequel on lisait cette héroïque inscription : « Libres penseurs, debout! La liberté de conscience est menacée! »

Sur un autre drapeau, cette fière et cornélienne déclaration, en forme d'alexandrin : « Nous voulons être instruits, et non crétinisés! » Braves enfants!

Et, durant que le narrateur accumulait les détails émouvants de ces belles journées, et s'enthousiasmait aux nobles revendications des étudiants belges, moi, par une association d'idées dont je n'ai pas besoin d'expliquer la filière, je songeais à la mordante et juste satire que, dans les Odeurs de Paris, Louis Veuillot consacre à Henry Murger, à la pauvreté de sa littérature, au rabaissant désordre de sa vie, et je me rappelais cette anecdote qui la termine.

Murger agonisait. Averti par des voisins, un prêtre se présenta chez le chansonnier de Musette, demandant à le confesser. Murger, qui avait entendu, essaya de se redresser sur son lit de mort, et, d'une voix raffermie par une suprême vanité de cabotin, il dit aux amis qui pleuraient à son chevet : « Apprenez-lui que j'ai lu Voltaire! »

Et Veuillot ajoutait tristement : « Pauvre petit, tu n'avais lu que M. About! »

Un charmant poète belge, qui était parmi nous, interrompit les réflexions où, déjà, m'entraînaient les équipées des étudiants, et voici ce qu'il dit : - Gand a, chez nous, la spécialité des émeutes bizarres. Vous vous souvenez, peut-être, de celles qui eurent lieu en Belgique, il y a trois ans. La cause en était un peu comique, vraiment. Le peuple belge réclamait le suffrage universel. Il voulait, lui aussi, être souverain, dicter des volontés, parler en maître. Cela lui était venu tout d'un coup, on ne sait pas pourquoi. Il avait déjà un roi constitutionnel, et trouvait sans doute que ce n'était pas suffisant à son bonheur. Il voulait d'autres rois, des rois en habit civil, et il les voulait de son choix.

Certes, il ne refusait pas, docile mouton, d'être quotidiennement tondu et dévoré; au contraire, il exigeait de l'être davantage, et, surtout, par des gens de sa connaissance, spécialement, solennellement commis par lui-même à ce soin. Pour conquérir ce merveilleux privilège d'être conduits aux abattoirs gouvernementaux par des boucliers populairement investis et démocratiquement consacrés, les bons prolétaires .belges tentèrent une révolution. Le peuple descendit en armes dans la rue, et se livra aux vociférations d'usage. Les bourgeois, protégés par les troupes, s'amusèrent à ces spectacles, qu'ils savaient sans danger.

A Gand, les choses semblèrent, durant quelques jours, tourner au tragique. Cris, barricades, rixes sanglantes, coups de revolver, charges de cavalerie, décharges de mousqueterie, rien ne manqua à la fête, pas même les morts. Ordinaire apothéose. Ces escarmouches menaçant de dégénérer en véritable guerre civile, on convoqua la garde civique. J'en faisais partie, et force me fut de me ranger, sous le drapeau de l'ordre, parmi les défenseurs de la société. Dans ma compagnie, nous n'étions que deux bourgeois authentiques, un peintre de mes amis et moi. Le reste se composait d'ouvriers, de petits employés, d'humbles commis de magasin, de pauvres, de maigres êtres pour qui la vie est avare; tous, ou presque tous, en parfaite communion d'idées avec les émeutiers. Dans les rangs, ils discutaient entre eux, à voix basse, et ce mot « suffrage universel » revenait sans cesse sur leurs lèvres.

Buis, ils se promettaient bien, si on leur commandait de tirer sur le peuple, de tirer en l'air.
- Ils ont raison! disait l'un. Ils combattent pour notre bonheur!

- Mieux que cela! appuyait un autre, pour notre souveraineté. Notre bonheur n'est rien.

C'est d'être souverains qu'il s'agit aujourd'hui.

- Oui, oui! nous voulons tous être souverains, comme en France.

- Imposer notre volonté, comme en France.

— Dicter nos lois, comme en France.

Patience! Encore quelques jours, et nous serons maîtres de tout, comme en France!

Un autre disait : - On peut commander tout ce qu'on voudra.
Je ne tirerai pas. D'abord, parce que ce n'est point mon idée. Ensuite, parce que mon frère est avec ceux qui se battent pour notre souveraineté. Je me serais bien battu, moi aussi. Mais j'ai une femme et deux enfants.

- Moi aussi, je me serais bien battu. Mais le patron, qui n'est pas pour le peuple, qui ne veut pas que le peuple soit souverain, m'aurait mis à la porte, et je n'aurais plus d'ouvrage.

- Quand nous aurons le suffrage universel, et que nous serons souverains, et que nous serons les maîtres, c'est nous qui mettrons les patrons à la porte. Nous ne ficherons rien et nous mangerons tout le temps… parce qu'avec le suffrage universel.

Ce mot de suffrage universel leur ouvrait à tous la porte des rêves magnifiques et des paradis merveilleux. Ils y voyaient des tables abondamment pourvues de viandes odorantes et de breuvages délicieux; des paresses au soleil, des joies de toute sorte. Et leurs prunelles se dilataient à ces visions.

Un petit homme, qui n'avait encore rien dit, se mit tout à coup à répéter plusieurs fois, en promenant autour de lui des regards sautillants et menaçants : - Quand nous aurons le suffrage universel, moi, je sais bien pour qui je voterai.
- Pour qui voteras-tu?
- Pour quelqu'un !
Ces pauvres diables me faisaient vraiment pitié J'étais navré et un peu irrité aussi de voir en Fait tant d'illusions grossières. Je m'adressai à mon voisin, le petit homme : - Moi non plus, je ne tirerai pas, parce que c'est un crime de tuer un homme. Mais ils sont fous de se battre pour ça! On se bat pour du pain, du bien-être, de la liberté!... On se bat parce qu'on a trop de misères, et que les autres ont trop de richesses... Mais pour conquérir un droit illusoire comme le suffrage universel!... pour ce mensonge, pour cette servitude, pour cette corruption!... Vous ne savez donc pas ce que c'est que le suffrage universel?... Vous parlez de la France. Mais ils meurent de cela, en France !

Mon voisin haussa les épaules, et, avec un regard de méprisante haine : - Dites ce que vous voudrez! Je ne vous écoute pas. Je sais qui vous êtes. Et vous n'êtes pas pour le peuple. - Si vous savez qui je suis, répondis-Je, vous savez alors que je suis votre ami, l'ami de tous ceux qui ne sont pas heureux! Je me battrais pour conquérir un peu de ce bonheur que vous allez demander, à quoi ?... le savez-vous ?

- Oui!. oui! reprit mon voisin. Allez toujours. Dites ce que vous voudrez. Je ne vous écoute pas.

Grinçant des dents, il ajouta : - Vous voudriez que je vote pour vous ?...ah! ah ! ah !... Mais je ne suis pas un imbécile. Je ne voterai pas pour vous. Je sais bien pour qui je voterai. Et quand j'aurai voté pour l'homme que je sais, nous serons les maîtres, nous serons souverains. Oui, oui, il se passera alors des choses extraordinaires. Je sais ce que je dis. Et vous, ne dites pas ce que vous savez!...

Alors, je me tus. Il n'y avait plus rien à dire- Au moins, pensai-je, ils ne tireront pas. Nous n'aurons pas la honte d'avoir versé du sang. Notre capitaine se promenait, devant le front de la compagnie, inquiet, nerveux, l'oreille tendue aux clameurs encore lointaines de l'émeute. De temps en temps, des cavaliers traversaient la place au galop de leurs chevaux. Les boutiques se fermaient, de pâles bourgeois rentraient chez eux, en hâte, essoufflés. Peu à peu, le grondement populaire se fit plus proche, les cris, les vociférations, les appels plus distincts.

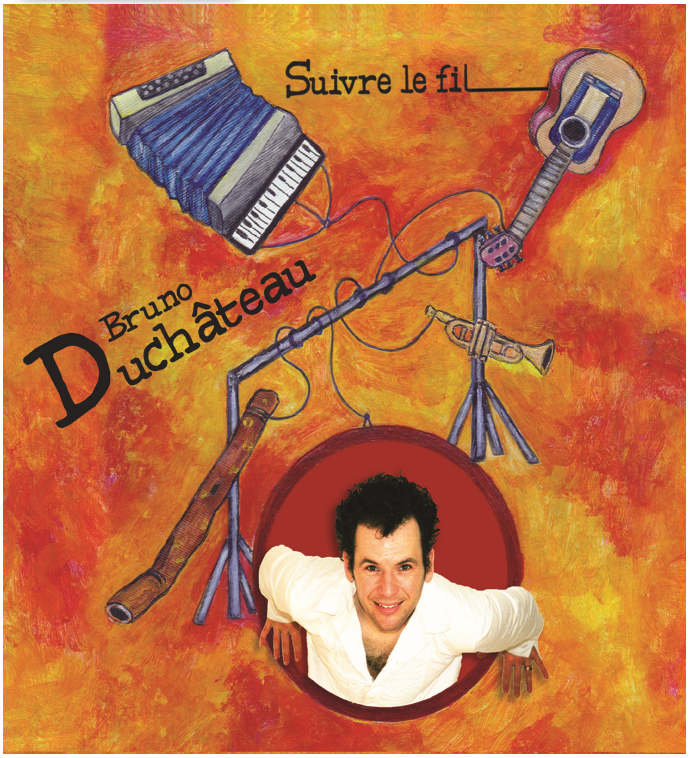
Deux coups de feu claquèrent, comme deux coups de fouet, dans une bagarre de voiture. Le capitaine se tourna vers nous. C'était un mar chand de cravates de la ville. Il avait une figure toute ronde et rose, un gros ventre, des yeux doux. l - Mes enfants, nous dit-il, ça se gâte. Ils vont être là dans quelques minutes… et je vais être obligé de leur faire les sommations légales, et de commander le feu. Car je les connais, ce sont des enragés, ils ne m'écouteront pas…. Ç'est très embêtant!. Tirer sur des gens de la ville, des gens qu'on connaît. Ça n'est pas gai !...D'un autre côté, il faut bien que force reste à la loi… C'est très embêtant !... Si encore ils avaient exposé tranquillement leurs griefs! Le roi est un brave homme, les ministres sont de braves gens. Eux aussi, parbleu! sont de braves gens !... On se serait arrangé, bien ou mal. Enfin, ça n'est pas tout ça!... Le devoir avant tout, c'est très embêtant. Mais je pense qu'il faut faire le moins de malheur qu'on pourra. Aussi, écoutez-moi bien. Quand je commanderai le feu, le premier rang ne tirera pas. Il n'y aura que le second qui tirera. Et encore il n'est pas nécessaire que le second rang tout entier tire. En somme, il ne s'agit que de les effrayer. Trois, quatre morts. Trois, quatre blessés, ça ne sera pas une grosse affaire et ça suffira peut-être à les arrêter, ces bougres-là. Voyons, vous, là-bas, mes enfants, dans le second rang, attention!. Y a-t-il, parmi vous, quatre hommes qui soient bien décidés à lâcher leur coup sur la foule…à mon commandement?
Y en a-t-il quatre, seulement ? - Répondez !

Et à ma stupéfaction, depuis la droite du rang, jusqu'à la gauche, j'entendis voltiger sur chaque lèvre : courir sur chaque lèvre, rebondir de lèvre en lèvre ce mot : - Moi!... Moi!... Moi!...

Sur les cinquante hommes que nous étions dans ce rang, deux seulement avaient tenu closes leurs lèvres. Deux seulement étaient froidement résolus à lever la crosse en l'air, aussitôt parti l'ordre de mort. Ces deux hommes étaient les deux bourgeois de la compagnie, mon ami le peintre et moi…

Pauvres petits ! pensai-je, alors que le poète eut flni son récit. Eux aussi, ils n'avaient peut-être lu que l' « About de Belgique ».

Bruno Duchâteau - Suivre le fil



Encore une découverte superbe que ce Bruno Duchâteau et son album «suivre le fil» qu'il m'a fait le plaisir de me faire parvenir.

Et quand je parle de plaisir, je pèse réellement mes mots. Voilà bien 2 heures que je passe en compagnie de ses chansons, de ses textes, de sa poésie.

Bruno se décrit comme «un de ces artisans de la chanson française qui forgent les mots comme le compagnon travaille le bois, pierre...». Et pour le coup, c'est sacrément bien ciselé.

Parlons de musique, tout d'abord. On trouve dans ce CD une grande variété de sytle, de la chanson française classique, des sonorités Jazzy (superbe section de cuivre), de la basse groovy, du tango et un bon blues accoustique de derrière les fagots comme je les aime particulièrement ! Si y a besoin d'un solo, je veux bien m'y coller pour ce «blues du Papa idéal» qui me donne naturellement envie de taper la mesure. Bon l'harmonica, ça le fait bien aussi !

Concernant les textes, là aussi une grande variété de «style» avec de l'humour, de la tendresse, de l'émotion, beaucoup d'amour aussi sans oublier un peu de mélancolie et de tristesse.

Les influences semblent variées mais , et j'espère qu'il ne m'en tiendra pas rigueur, on sent son Léo Ferré dans certaines chansons. Je pense notamment aux chansons suivantes : «Le temps», «J'aurai pu t'aimer» et surtout «l'heure la plus chaude». Mention spéciale à cette dernière avec une orchestration qui va crescendo, avec sa ligne de basse qui te remue , y a aussi un petit côté Lavilliers, je trouve, avec ce côté «déclamation» sur la fin . Terrible ! Je ne résiste pas à vous en mettre un petit passage :

«L'heure la plus chaude pulse les éclats de voix du soleil qui brille
Elle meure à chaque seconde, elle a des amants dans ses compartiments
Elle adore, elle les mord , elle les gronde».

Sa façon de chanter me fait également parfois penser à Henri Tachan, mais c'est vraiment très subjectif de ma part.

Petit clin d'oeil, la chanson «la route des vacances» avec son ambiance «cabaret» «caf-conç» me fait penser à la musique d'un film que j'apprécie particulièrement, à savoir «Faubourg 36».

Et que dire de «Mon meilleur ennemi» dont les paroles semblent dédicacées à tous nos charlots politiques dont on n'a rien à attendre. Et puis la section de cuivre , magnifique , qui nous la joue Free-Jazz ! Chapeau les cuivres !

Pour ce qui est de l'écriture, après le copain Frasiak, je reprends un second coup de pied au cul et la barre est une fois encore mise bien haute pour l'écrivain vélléitaire que je suis. Je vais finir par croire au complot !

Bref vous aurez compris, je suis conquis et je vous recommande chaleureusement de soutenir Bruno de commander son album et d'aller à ses spectacles.

Contact : http://www.wafwaf-production.fr/
E-mail : contact@wafwaf-production.fr

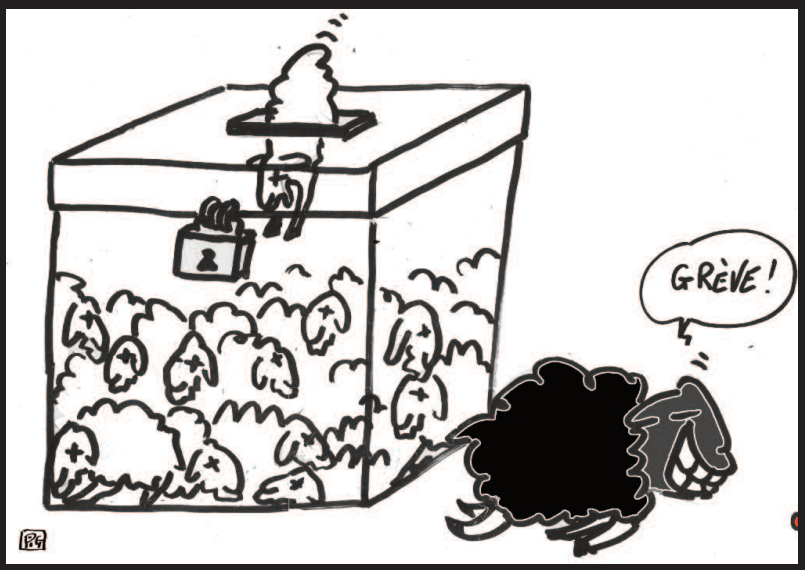
Oly The Nourry

" Mirbeau, Epistolier "

par Sonia Anton, Maître de Conférences en littérature française

" La Grève des Électeurs"

par la Compagnie W



Samedi 25 mars 2017

à 20h30 Salle René Cassin, 130 rue anatole France Le Havre

Soirée Octave Mirbeau
à l'occasion du centenaire de la mort d'Octave Mirbeau
A l'initiative du Groupe d'Etudes Sociales du Havre & la Compagnie W
avec le soutien de la Société Octave Mirbeau

Libre participation

Le Libertaire
Internet : http://le-libertaire.net/
E-Mail : julesdurand.lehavre@gmail.com
Adresse postale: Groupe d'Etudes Sociales du Havre et environs- BP 411- 76057 Le Havre CEDEX
Directeur de la Publication : Olivier Lenourry
Numéro de commission paritaire en cours

A vos plumes

Le libertaire accueille amicalement l'apport artistique , les études sociales, culturelles et économiques des lecteurs et lectrices
Envoyez vos articles au Libertaire. par Mail julesdurand.lehavre@gmail.com